

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 84 (1996)

Heft: 10

Artikel: La recherche féministe : plus vivante que jamais !

Autor: Moreau, Thérèse

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-281097>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA RECHERCHE FÉMINISTE: PLUS VIVANTE QUE JAMAIS!

Conçu par la chaire d'études sur la condition des femmes de l'Université Laval comme une suite à la quatrième Conférence mondiale sur les femmes, le colloque «La recherche féministe dans la francophonie: état de la situation et pistes de collaboration» a réuni cet automne plus de cinq cents chercheuses et quelques chercheurs.

Invitée à représenter la Suisse Romande, et plus particulièrement Genève, à la journée sur le langage, j'avais l'intention de faire, comme dans tout colloque, une journée d'école buissonnière. Je voulais voir Québec et ses environs sous les rouges de l'été indien, peut-être descendre le fleuve pour contempler les baleines... De fait, je n'ai pas quitté les débats, arrivant avant neuf heures pour la première session et partant tard le soir, après les tables rondes, sans avoir fait de pause à midi – un sandwich avalé à la hâte devant l'amphi où devait avoir lieu la discussion, la projection de vidéo...

Quel choix!

Il est difficile de donner ici un autre aperçu que celui du programme, car malgré mon assiduité, j'ai l'impression d'avoir davantage manqué qu'entendu. Les sessions allaient de l'interface entre recherche et intervention féministe pour le développement aux défis pour la recherche féministe à l'aube du millénaire en passant par la théologie, la documentation, les études lesbiennes, les rapports de sexes et le travail, la géographie, le *leadership* féminin, l'éthique, la violence, les médias, la justice et la loi, le pouvoir, l'engagement politique, les minorités, les études sur et par les hommes, l'immigration... Et je ne suis allée qu'aux sessions sur l'Afrique, l'école et l'orientation professionnelle, les inégalités et leurs incidences sur la santé, la littérature féminine, l'histoire des femmes et bien entendu la féminisation du langage. Relire, refaire le monde au féminin est, on le voit, un travail de titan: l'interdisciplinarité, la collaboration sont vitales.

Ne sachant quel fil de l'écheveau tirer en premier, je décidais à défaut de tourisme québécois de découvrir des terres féminines inconnues. Je suis donc allée aux «préfaces pour

un féminisme africain» découvrir comment les écrivaines musulmanes Assai Djebar et Mariama Bâ ont entrepris de «démanteler dans leurs œuvres la loi du père pour y substituer la loi de la sororité», savoir comment une communauté de femmes peut être un modèle de décolonisation et de construction d'une nation, apprendre que les Antilles ont une longue tradition d'écrivaines. J'y ai rencontré des femmes résilientes, pleines d'allant, d'énergie, qui savent, elles, que les idées passent par des livres, même dans une population analphabète, grâce à la tradition orale du récit. Je n'ai pas compris pourquoi, nous les «nordistes» étions si peu nombreuses à les écouter alors qu'elles, les «sudistes» fréquentaient assidûment nos sessions. Doit-on voir un effet du racisme ordinaire dans le fait qu'il y ait eu une littérature africaine et une littérature francophone, mais pas d'Africaines, ni de Malgaches, d'Antillaises... pour nous dire comment elles se débrouillent avec un langage non seulement colonisateur mais aussi sexiste?

Belges pour la féminisation

La journée sur le langage nous a permis de créer enfin un réseau. Cela fait des années que Belges, Françaises, Québécoises et Suissesses (!), nous nous rencontrons pour comparer nos approches et nous encourager mutuellement. Je reviendrai sur la féminisation à propos d'une grammaire non sexiste, mais j'aimerais évoquer l'enquête belge qui a montré que seul 3% de la population s'opposait à la féminisation, même si 13% se prononçait contre la tactique des décrets. Nous avons vu qu'il n'allait pas non plus de soi pour toutes les Québécoises de favoriser le suffixe «-eure» car les féminisations portant avant tout sur des métiers nouveaux et haut de gamme finissent par créer des inégalités sociales. Ce fut un grand bonheur que d'y rencontrer Louky Bersianik, autrice de *L'Eguguëlionne* et de l'entendre sur les «écarts de langage qui réduisent à néant, contre l'évidence, l'apport des femmes dans le domaine de la procréation et sa puissance maternelle.»

On a beaucoup parlé de maternité, de procréation naturelle ou techniquement assistée. J'ai appris que se mettait en place une nouvelle technique baptisée ICSI qui permet, in vitro, la rencontre d'un ovule et d'un seul et unique sperme non mature, ce qui permettrait aux hommes stériles d'avoir malgré tout des enfants biologiques. Mais cette technique demande une intervention chirurgicale pour l'homme, elle n'est pas sans risques génétiques et fait peur même aux savants, car s'il est naturel pour la femme de souffrir pour mettre au monde un-e enfant, il n'en va pas de même des hommes.

Faible présence helvétique

La table ronde «Femmes ou féministes au pouvoir» a dû être reportée d'une soirée en

raison d'un feu mystérieux ayant pris dans une poubelle d'un bureau proche de l'amphi. Je me demande encore si je suis paranoïaque ou si on voulait nous éloigner du pouvoir. Était-ce un signe, mais de qui? ou tout bonnement le hasard. Après la table ronde sur la littérature romande avec Anne-Lise Grobéty et Monique Laederach, «Éducation, culture et société» fut l'occasion de rencontrer Edmée Ollagnier, l'autre chercheuse romande (une Française, comme moi), de savoir ce qui se faisait au Mali, en Côte d'Ivoire ou au Québec. Mais le moment le plus intense fut celui où la chercheuse algérienne Leila Mansouri-Acherar parla des filles et de l'école dans son pays: avant l'indépendance, les filles représentaient moins d'un tiers des effectifs scolaires; elles en représentent aujourd'hui près de la moitié et 60% des effectifs scolarisés, l'importance des facteurs socio-économiques poussent donc familles et filles vers l'école, en dépit de tous les dangers. Et si l'on songe que les premières mesures que prirent les Talibans en Afghanistan furent d'interdire l'école aux filles et le travail rémunéré aux femmes, on comprend quels sont les enjeux d'une culture au féminin. Pourtant nous avons fait l'amer constat que nous n'étions pas ou presque pas lues, que si nous connaissions mutuellement nos travaux, ceux-ci étaient ignorés du grand public et de l'Académie à tel point que certaines se découragent et abandonnent leurs recherches. Cette même constatation a été faite par les hommes qui publient, cherchent à publier des études hommes... Cela les étonne, les indigne. Mais qui s'indigne quand Bourdieu, Duby et confrères font comme s'ils découvraient les femmes en ignorant totalement la recherche féministe qui les a précédés?

J'aurais voulu écouter Michelle Breton sur l'éthique de la sollicitude qui transformerait le langage des droits et qui ferait parler de responsabilité envers autrui. J'aurais voulu connaître l'influence de la culture sportive sur la violence envers les femmes, aborder les thèmes du télétravail, des études hommes, de la lesbophobie dans le mouvement des femmes, de l'image de la mère, dénaturée dans les représentations de la criminalité féminine, savoir quelles furent les conditions d'émergence de la recherche féministe au Maroc, avoir du temps pour voir les expositions, être assurée que les actes du colloque paraîtraient dans leur intégralité et non de manière sélective. J'aurais aimé un colloque d'une semaine, d'un mois, un autre colloque, des études féministes en Suisse Romande, une reconnaissance de toutes ces chercheuses romandes hors institution et qui n'ont donc pas pu, faute d'argent ou de statut, participer à un événement exaltant: la mise au monde d'une communauté culturelle féminine francophone.

Thérèse Moreau